

Festival international du documentaire de Marseille **La ligne du risque**

Diane Poitras

Number 251, November–December 2007

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/47403ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Poitras, D. (2007). Festival international du documentaire de Marseille : la ligne du risque. *Séquences*, (251), 10–10.

FESTIVAL INTERNATIONAL DU DOCUMENTAIRE DE MARSEILLE

LA LIGNE DU RISQUE

Le documentaire d'enquête occupe l'espace médiatique. Les enjeux sociaux qui font frémir les foules ont la cote. Le succès de ces films pourrait laisser croire que le genre réussit dans la mesure où il touche à des sujets chauds et flirte avec le sensationnalisme. Mais à l'écart de ce vacarme, le genre documentaire représente aussi un lieu de recherche et d'expérimentation pour des auteurs désireux de parcourir de nouveaux champs et donner de l'air à la création. Ils avancent dans ces espaces non balisés sans filet et sans garantie de succès. Les résultats de ces recherches sont forcément inégaux mais souvent revitalisants. Manifestement, le FIDMarseille, sous la direction de Jean-Pierre Rehm, privilégie ces explorations.

DIANE POITRAS

Le jury de la compétition internationale du FIDMarseille 2007, présidé par Joe Apitchatpong Weerasethakul, et composé de Patricio Guzman, d'Angela Schanelec, d'Enrico Ghezzi et de la Québécoise Tahani Rached, rendait compte d'une diversité des approches en documentaire. Toutefois, les prix décernés ont souvent couronné des films dont la caractéristique est le dépouillement et une certaine austérité.



De son appartement

L'intérêt des films qui s'aventurent ainsi hors des normes est de ménager à l'écran un espace où le public peut projeter ses propres visions et perceptions du propos.

Le grand prix a été décerné à **De son appartement**, de Jean-Claude Rousseau. Construit sur des gros plans comme des détails d'un (ou de plusieurs) tableaux de la vie quotidienne, le film montre un homme solitaire dans son espace intime : une chemise qui sèche sur un cintre, un calorifère, l'extrémité d'un clavier de piano, une lampe sur un coin de table... En hors champ, des extraits de *Bérénice*, de Racine. Loin derrière, les sons de la rue. La douleur de la séparation des amants — « Pour jamais adieu... Dans un mois, dans un an, comment souffrirons-nous, Seigneur ? » — cohabite avec les tracasseries de la vie (un robinet brisé, un plateau renversé). Le cri amoureux de *Bérénice* contraste avec la solitude de l'homme qui en lit le texte. Il lui donne un relief inattendu et atténué ainsi la première impression de sécheresse.

Aussi couronné, **Fengming, chronique d'une femme chinoise**, de Wang Bing, est le long récit (186 minutes) d'une femme aujourd'hui âgée de 70 ans qui a traversé les soubresauts de la Chine moderne. Après son gigantesque **À l'ouest des rails**, qui documentait la fin tragique et misérable d'une ville industrielle autrefois florissante, le cinéaste chinois donne ici un témoignage solitaire, en face à face avec la caméra. La radicalité de la proposition se justifie par l'urgence de rendre compte d'une réalité méconnue en Occident.

Enfin, une mention spéciale est accordée au difficile **Autohystoria**, du jeune Philippin Raya Martin. Ce film, dont l'immense plan séquence du début en a découragé plusieurs, plonge dans un univers incertain : rêve, fabulation, souvenir ? Peut-être est-ce le seul moyen possible pour nommer certaines réalités occultées par l'histoire. Au milieu de la manipulation des faits et de la réécriture des épopées, l'expérience vécue de ceux dont la parole est étouffée se fraie un chemin par l'évocation d'images fragmentaires et flageolantes.

On regrette que le puissant **Rue Santa Fé**, de Carmen Castillo, qui revisite avec beaucoup d'intelligence l'histoire de la résistance chilienne depuis le coup d'État de 1973, n'ait pas été primé. Par ailleurs, c'est le délicieux *Cène*, de Andy Guérif, qui a remporté le grand prix de la compétition française. Une interrogation sur la représentation prend ici la forme d'un exercice à la fois risqué et ludique. Il faut aussi souligner le prix « Son » attribué à l'œuvre touchante et réussie de Nora Martirosyan, 1937. Il s'agit d'un récit, en deux versions, la première en images sans paroles et la seconde en entrevue. Le bonheur sensuel des jours tranquilles est soudain pulvérisé par des coups frappés à la porte. On vient chercher le père. Puis, ce sera au tour de la mère d'être emportée par les nazis. Parce que sa famille possédait un piano et des livres, elle fut déclarée « ennemie du peuple ».

L'intérêt des films qui s'aventurent ainsi hors des normes est de ménager à l'écran un espace où le public peut projeter ses propres visions et perceptions du propos. Comme s'il était devant une toile ou, pourquoi pas, comme s'il était convié à participer à un jeu. Il faut souhaiter que ces choix de programme, courageux et exigeants, réussissent à garder le public dans le plaisir de la découverte et que le dépaysement soit suffisamment dosé pour ne pas l'effaroucher. C'est un pari nécessaire.